

ЯЗЫКОЗНАНИЕ

Pierre MARILLAUD¹

UDC 81-116'22

LA PENSÉE SÉMIOLOGIQUE DE GREIMAS ET SON ÉVOLUTION ENTRE « *SÉMANTIQUE STRUCTURALE* » (1970) ET « *SÉMIOLOGIQUE DES PASSIONS* » (1991)

¹ docteur et HDR en Sciences du Langage, chercheur associé,
l'université Jean Jaurès de Toulouse (France)
p.marillaud.cals@orange.fr

Avant-propos

Au moment du structuralisme triomphant, dans les années 1970-1980, Greimas avait atteint une certaine notoriété grâce à la publication de *Sémantique structurale*. Mais ce succès s'éclipsa très vite d'abord parce qu'en recherchant sans cesse les « universaux de pensée » il referma le système sémiotique sur lui-même, ensuite parce qu'il considéra l'existence de différentes langues à la surface de la planète comme un simple épiphénomène, enfin parce que son schéma actantiel, dans lequel il accordait une place privilégiée au destinataire-judicateur, devint l'outil permettant d'introduire une transcendance qui devint elle-même asymptotique de l'Absolu. Résultat : Greimas fit des erreurs, voire un énorme contresens, dans son interprétation de la nouvelle de Maupassant « Les deux amis ».

Tout en reconnaissant ce que la sémiotique doit à Greimas, nous tenterons de montrer certaines des fausses pistes qui firent qu'aujourd'hui la sémiotique Greimassienne est devenue une discipline confidentielle.

Citation: Marillaud P. 2019. « La pensée sémiotique de Greimas et son évolution entre « *Sémantique structurale* » (1970) et « *Sémiotique des passions* » (1991) ». Tyumen State University Herald. Humanities Research. Humanitates, vol. 5, no 4 (20), pp. 6-37.

DOI: 10.21684/2411-197X-2019-5-4-6-37

Mots-clés

Carré sémiotique, couple oppositionnel, isotopie, programme narratif, schéma actantiel.

DOI: 10.21684/2411-197X-2019-5-4-6-37

*ὁ ἀναξ οὐ το μαντεῖόν ἐστι το ἐν Δελφοῖς
οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει*

*Le maître dont l'oracle est celui de Delphes
ne dit ni ne cache mais il donne des signes
(signifie)*

[16, fragments 39 (93)]

Introduction

Comme l'indique Héraclite, la Pythie en donnant des signes, en signifiant, ne dit ni ne cache rien, et le discours qu'elle tient est non pas le *logos*, mais le *Logos*, c'est-à-dire le discours absolu qui ne laisse subsister aucune ambiguïté.

Il est clair qu'Héraclite ironise sur le discours de la Pythie, sur les révélations de celle-ci, puisque le dieu dont le discours ne peut être que le *Logos*, ne le donne à l'oracle qu'en signifiant, *en donnant des signes*, en obligeant l'homme à faire signifier le signe, à chercher la vérité et pour ce à interpréter. Sans doute le discours du Dieu est-il un discours sans ambiguïté, car le dieu est en rapport harmonieux avec le fonctionnement du cosmos, mais le fait qu'il faille interpréter les signes par lesquels il le transmet crée l'ambiguïté et le relativise.

Dans les premières pages de « *Sémantique structurale* » Greimas considère que la linguistique a pu apparaître comme la discipline la mieux placée et la plus avancée pour cerner le problème de la signification, mais il n'en fut rien ou presque, et si elle joua un rôle de catalyseur, elle finit par se montrer hostile à toute recherche sémantique. Peut-être exagère-t-il quelque peu dans ses propos, mais rien n'est plus aisé que de se poser si ce n'est en adversaire, du moins en tenant d'un discours discordant, pour jeter les bases d'une attitude nouvelle.

Nous nous proposons de suivre le parcours qu'a suivi Greimas pour tenter d'apprécier ce qu'est devenu la sémiotique aujourd'hui, alors que dans les années 1970 il considérait que la sémantique (qu'il ne confond pas avec la sémiotique) était « *la parente pauvre de la linguistique* ». . . ! Nous précisons que Greimas rejoint Coseriu au moins sur un point : l'un et l'autre accordent un statut opérationnel à la philosophie, mais nous dirons, en simplifiant à l'excès, que là où Coseriu est dynamique Greimas est statique. En effet Coseriu construit des concepts qui, dans l'être propre de leur objet, introduisent également leur devenir. Là où Coseriu conçoit une philosophie de l'objet qui trace les perspectives dans lesquelles il situe des allers-retours entre les langues et leurs discours pris dans toute leur diversité, Greimas considère l'existence des différentes langues comme un épiphénomène, et au lieu de considérer un sème comme l'aboutissement d'un parcours, il en fait le point de départ.

Il nous faut bien reconnaître que la perpétuelle recherche des « universaux de pensée » chez Greimas a enfermé son système sémiotique sur lui-même, alors que l'œuvre de Coseriu qui fait du langage le créateur de « la conscience » est encore très lue aujourd'hui car le langage y est conçu comme une activité permanente en interaction avec les autres activités humaines d'où sa dynamique.

La Structure élémentaire de la signification

Cette étude de la structure élémentaire de la signification a constitué l'ossature des premières bases de la sémiotique greimassienne, même si des travaux avaient déjà été réalisés en ce domaine. Se référant à Saussure, il considère comme révolutionnaire l'affirmation que la langue est faite d'oppositions, d'où les concepts de continuité et discontinuité que l'on rencontre en mathématiques et qui vont poser des problèmes au point qu'il les verse dans l'inventaire des postulats non analysés.

C'est à partir du concept de discontinuité qu'il va aborder le problème de la signification :

« affirmer l'existence des discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écart différentiels (ainsi Levi-Strauss), sans se préoccuper des différences perçues » [16, p. 18].

C'est pourtant à partir des différences perçues que va se construire la structure, or percevoir des différences c'est saisir la relation entre deux termes-objets simultanément présents. D'où une première définition de la structure :

- Présence de deux termes et de la relation entre eux. Ne pas hésiter à les relier d'une façon ou d'une autre.
- Un seul terme-objet ne comporte pas de signification.
- La signification présuppose l'existence de la relation : c'est l'apparition de la relation entre les termes qui est la condition nécessaire de la signification. Elle conduira à la notion d'axe sémantique, ce que Georges Maurand, qui suivit les séminaires de Greimas, désignait par l'expression « couple oppositionnel ».

Premier constat de Greimas :

- « 1. Pour que deux termes-objets puissent être saisis ensemble, il faut qu'ils aient quelque chose en commun (c'est le problème de la ressemblance et, dans ses prolongements, celui de l'identité).
- 2. Pour que deux termes-objets puissent être distingués, il faut qu'ils soient différents, de quelque manière que ce soit (c'est le problème de la non-différence et de la non identité) » [16, p. 19].

A partir des exemples suivants il construit la notion d'axes sémantiques :

Ex : route nationale vs route départementale

Le premier terme, *route*, conjoint la structure alors que le second, *nationale vs départementale* la disjoint.

Autre exemple : pas vs bas

Si *pas* et *bas* s'oppose par le caractère *voisé* vs *non-voisé* des deux phonèmes, qui permet de distinguer *p* de *b*, c'est parce que cette opposition se situe sur *un même axe, celui du voisement*.

De la même façon les oppositions *blanc* vs *noir* et *grand* vs *petit* permettent de postuler un point commun aux deux termes, l'absence de couleur dans le premier cas, celui de la mesure du continu dans le second.

Greimas propose alors d'appeler *axe sémantique* ce dénominateur commun des deux termes, ce fond sur lequel se dégage l'articulation de la signification. Nous le citons :

« On voit que l'axe sémantique a pour fonction de totaliser les articulations qui lui sont inhérentes » [16, p. 21].

C'est à partir de ce concept d'axe sémantique, qu'il construira plus tard le « *carré sémiotique* ».

Notons que pour Hjelmslev ces articulations du langage prennent le nom de *forme du contenu*, les axes sémantiques qui les subsument celui de *substance du contenu*.

Ce faisant, Greimas concevait une grammaire simple où un axe sémantique se construisant à partir de deux pôles, peut devenir le pôle d'un nouvel axe. Ainsi, comme le montre Klinkenberg dans son *Précis de Sémiotique Générale*

« le *haut* prend toute sa signification par rapport au *bas*, mais tous deux sont conjoints sur un axe sémantique commun, celui de la *verticalité*. Celui-ci s'oppose à son tour à l'axe de l'*horizontalité*, sur lequel s'organisent à leur tour ceux de la *latéralité* (avec l'opposition gauche vs droite) et celui de la *longitudinalité* (avec l'opposition devant vs derrière) » [21, p. 135].

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur cette notion d'axe sémantique qui fait l'objet de longs développements dans tous les ouvrages de sémiotique mais elle est capitale pour saisir la sémiotique de Greimas. Nous précisons seulement qu'elle permet de donner une première organisation à l'espace signifié. Nous ajouterons que la position de Greimas telle qu'on la trouve exprimée dans *Sémantique structurale*, permettait tous les espoirs d'une sémiotique ne s'éloignant pas de la linguistique.

L'opposition Barthes vs Greimas

C'est dans le cadre de la sémiotique littéraire que s'est développée en France la sémiotique de Greimas, même si elle ne s'est pas limitée au texte littéraire. L'exemple le plus frappant est le « *Maupassant — la sémiotique du texte : exercices pratiques* » qui fut publié en 1976 par les éditions du *Seuil*, dans lequel Greimas analyse la nouvelle de Maupassant *Deux amis*. Cette étude voulait concurrencer le « *S/Z* » de Roland Barthes, et elle y réussit puisque les médias parlèrent de l'ouvrage...! Si le « *S/Z* » de Barthes est moins connu que « *Le degré zéro de l'écriture* » ou « *Les Mythologies* », il devint cependant très vite un ouvrage de référence, en particulier dans les Ecoles Normales et dans les Centres de formations pédagogiques. Or ce livre est la synthèse

du séminaire qu'anima Barthes entre 1968 et 1969 à l'École Pratique des Hautes Etudes ou enseignait également Greimas.

« Notre littérature est marquée par le divorce impitoyable que l'institution littéraire maintient entre le fabricant et l'utilisateur du texte, son propriétaire et son client, son auteur et son lecteur. Ce lecteur est alors plongé dans une sorte d'oisiveté, d'intransitivité, et, pour tout dire, de sérieux : au lieu de jouer lui-même, d'accéder pleinement à l'enchantement du signifiant, à la volupté de l'écriture, il ne lui reste plus que la pauvre liberté de recevoir ou de rejeter le texte : la lecture n'est plus qu'un référendum » [1, p. 10].

Barthes en vient alors à une opposition « texte lisible vs texte scriptible ». Il utilise cette formule :

« Le texte scriptible c'est nous en train d'écrire, avant que le jeu infini du monde (le monde comme jeu) ne soit traversé, coupé, arrêté, plastifié par quelque système singulier (Idéologie, Genre, Critique) qui en rabattent sur la pluralité des entrées, l'ouverture des réseaux, l'infini des langages » [1, p. 11].

Finalement pour Barthes le texte scriptible c'est le texte qui incite tout lecteur à le lire et récrire, et en ce sens il devient aussi production du lecteur-scripteur, alors que le texte lisible n'est qu'un « produit, et non une production » qui forme la masse énorme de notre littérature. Mais sur cette masse Barthes pense qu'on peut intervenir en effectuant une opération qu'il appelle « interprétation » au sens que Nietzsche donne à ce terme. C'est-à-dire qu'interpréter ce n'est pas donner tel ou tel sens à un texte, « mais au contraire apprécier de quel pluriel il est fait ».

L'avant-propos de « Maupassant — La sémiotique du texte:exercices pratiques » de Greimas semble rejoindre Barthes sur certains points :

« La lecture qu'on propose ici d'un conte littéraire se veut un échantillon d'exercices pratiques, c'est-à-dire l'illustration des rencontres du sémioticiens — interrogeant et manipulant le texte- et du texte, qui lui oppose tantôt son opacité, tantôt une transparence qui ne fait que réfléchir les jeux à multiples facettes qui y sont inscrits » [1, p. 7].

Mais l'expression qui y sont inscrits montre qu'on est non pas dans le scriptible, mais dans le lisible et là Greimas se situe du côté du texte- produit et non du texte-production.

L'isotopie, concept greimassien de la récurrence d'un sème

Le concept d'isotopie est d'une importance capitale dans la technologie linguistique de Greimas. Nous dirons en exagérant, que l'isotopie et le carré sémiotique y sont sacrifiés.

Une isotopie, pour dire vite, est la redondance ou la récurrence d'un sème dans un même discours, récurrence qui participe par principe à la cohérence du discours. Lorsqu'un énoncé comporte une redondance qui assure l'homogénéité de son sens, on dit qu'il est isotope, le terme isotopie désignant cette homogénéité. A vrai dire,

on peut considérer que la cohérence du texte d'un message tient aux isotopies qui l'irriguent.

Ainsi, si nous disons, «*Contrairement à son habitude, le client du café a bu un verre d'eau minérale* », la redondance du sème / liquide /: *café, a bu, un verre, eau minérale* est facile à mettre en évidence, tous les sémèmes des lexèmes concernés contenant le sème / *liquide* /, même si le sème / *café* / ne renvoie pas seulement au liquide, mais aussi à l'établissement dans lequel on vient boire des consommations. On parlera d'*allotopie* si l'on considère l'énoncé « Le client boit du béton ».

Courtés, qui a écrit avec Greimas «*Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*», montre dans «*Analyse sémiotique du discours de l'énoncé à l'énonciation*» que vouloir procéder à l'analyse sémantique d'un texte oblige l'analyste à constater qu'il n'a sous la main pour réaliser son travail, que les sémèmes qui constituent ce texte:

« Pris isolément chaque *sémème* (= acception de sens, valable pour toute une classe de contextes), doté de son organisation interne (de nature hiérarchique, par exemple) n'a rien à voir, *a priori*, avec d'autres unités du même genre. Il en va tout autrement lorsque, dans un contexte discursif donné, deux sémèmes par exemple se trouvent rapprochés.

Ainsi, *bal* et *aller* comportent, chacun, un certain nombre de sèmes qui les caractérisent: ils sont donc de nature *polysémique*. Si maintenant, on les met en discours, par exemple dans l'énoncé « Elle va au *bal* », on constate tout de suite un phénomène appelé *isotopie*, selon lequel s'instaure comme un lien de parenté entre ces deux unités *a priori* étrangères l'une à l'autre, parenté qui se fonde, on le voit, sur un sème commun, ici celui de la / spatialité /. Nous avons déjà noté que le *bal* se caractérise par plusieurs traits : / gestuel / + / social / + / temporel / + / spatial /, etc. De son côté, si *aller* est souvent associé au / spatial /, il peut aussi recouvrir une autre acception qui exclut ce trait, par exemple dans « elle va bien », ou « Cela lui va comme un gant ». C'est la mise côte à côte de *va* et *bal* qui oblige à sélectionner un dénominateur commun, que le lecteur identifiera tout de suite au trait / spatial /. » [7, pp. 193-194].

Nous nous excusons d'avoir donné une très longue citation extraite du texte de Joseph Courtés, mais sa description du phénomène de l'isotopie est claire, et ce concept va jouer un rôle déterminant dans la sémiotique greimassienne, ne serait que parce qu'il constitue le premier pont permettant de passer du sémème au texte, donc de dépasser l'organisation du mot et de la phrase pour participer à l'organisation du texte.

Ce texte fait d'ailleurs écho à l'étude de l'isotopie conduite par Greimas dans *Sémantique structurale* où il montre comment le même terme du fait de sa polysémie peut conduire à une interprétation fautive d'un discours. Il cite un article de la revue *Point de vue* du 23 février 1962 dans lequel il est question d'une soirée mondaine très chic avec des invités élégamment habillés. Un invité dit sur un ton satisfait « Belle soirée, hein ? Repas magnifique...et puis jolies toilettes, hein ? »

Un autre invité lui répond « ça je n'en sais rien..., je n'y suis pas allé ».

Greimas montre que la partie présentation de l'anecdote prépare une première isotopie (que nous désignerons par le sème /chic/) donnant au texte son unité. Le propos

du 2^{ème} invité fait éclater l'unité du texte en « opposant brusquement à la première une deuxième isotopie » [16, p. 70] (que nous désignerons par le sème / hygiène /).

Au lieu d'*isotopie*, Georges Maurand préférerait user du terme « champ lexical » qui constituait le relevé des mots actualisant le même sème dans un texte donné. C'est ainsi que dans son analyse de la fable de La Fontaine « La Cigale et la Fourmi » il retient, parmi les champs lexicaux possibles, les dix suivants :

- / NOURRITURE / : dépourvue, morceau, mouche, vermisseau, famine, grain, subsister .
- / ARGENT / : prêter, paierai, intérêt, principal, prêteuse, emprunteuse.
- / LANGAGE / : crier, priant, dit-elle (2 fois) .
- / TRAVAIL / : que faisiez-vous, je chantais.
- / FÊTE / : ayant chanté, vous chantiez, dansez.
- / BONHEUR / : ayant chanté, je chantais, vous chantiez, fort aise, dansez.
- / MALHEUR / : fort dépourvue, crier famine, subsister.
- / POLITESSE / : priant, ne vous déplaît, j'en suis fort aise.
- / BIEN / : priant, foi d'animal.
- / MAL / : défaut, cette emprunteuse.

Il y eut beaucoup de discussions dans les années 1970-1980 pour savoir si l'isotopie et le champ lexical étaient deux termes pour présenter la même notion sémantique. La solution fut donnée par ceux qui considéraient que l'isotopie était de nature syntagmatique, et le champ lexical de nature paradigmatique, mais Georges Maurand s'en tint au terme *champ lexical*, ensemble dont les sémèmes des mots le composant contiennent le même sème. Dans les deux cas on a recours à la fois aux noyaux sémiques et aux sèmes contextuels. Si leur différenciation est nécessaire au lexicographe, en revanche elle n'est pas toujours nécessaire quand on analyse un texte.

Nous n'insisterons pas ici sur le fait que le signe, dans la lignée de Saussure, est la combinaison d'un signifiant et d'un signifié, comme l'affirmait entre autres U. Eco, et que cette conception est commune à la sémiotique et à la sémiologie, si l'on tient à discerner ces deux disciplines qui concernent pourtant le même objet. Greimas ne se souciait pas de ces querelles de mots et considérait que c'était la même science qui était sous la double dénomination de sémiologie et sémiotique. Lors d'une interview en 1968 il avait expliqué que le terme *sémiologie* renvoyait à la théorie générale, alors que *sémiotique* renvoyait aux domaines particuliers que sont la sémiotique planaire, la sémiotique littéraire, la sémiotique médicale, etc. . A partir de 1980-85, le terme sémiotique l'a emporté aussi bien en France, qu'en Angleterre et en Italie.

De même le terme *isotopie* l'a emporté sur *champ lexical*, et notons que la polysémie de certains termes peut engendrer plusieurs isotopies dans un même texte. Il va de soi que les isotopies sont liées aux compétences du lecteur, en particulier ses compétences littéraires. C'est ainsi, pour donner un exemple facile, qu'on peut lire « La chèvre de Monsieur Seguin » d'Alphonse Daudet et l'apprécier sans détecter l'isotopie du / *médiéval* / qui irrigue le prologue, avertissement adressé à un certain Gringoire. Or cette isotopie détectée permet de mettre facilement en valeur la relation

d'intertextualité qui lie la nouvelle de Daudet au roman *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo.

La compétence linguistique permet de mettre en évidence des niveaux isotopiques différents, du fait de la polysémie des termes ;

Exemple :

« Demain matin le directeur prendra sa puissante voiture personnelle pour se rendre au Conseil d'administration de la Société X qu'il dirige depuis dix ans. »

Isotopie de la temporalité :	demain, matin, prendra, dirige, depuis, dix ans
Isotopie de la spatialité :	a. dynamique : <i>le mouvement</i> : <i>prendra, voiture, se rendre</i> b. statique : Conseil d'administration, Société X.
Isotopie du pouvoir :	directeur, puissante voiture personnelle, Conseil d'administration, dirige.
Isotopie de l'humanité :	le directeur, personnelle, Conseil d'administration, Société X.
Isotopie de l'intensité :	directeur, puissante, dirige.

François Rastier qui avait suivi le séminaire de Greimas (même s'il a pris un cheminement original par rapport à celui des autres sémioticiens) a analysé *Salut de Mallarmé* en montrant que certaines unités lexématiques sont interprétables en termes de / banquet /, / navigation /, et / d'écriture /.

En fait la sémiotique littéraire, même si elle ne couvrait qu'une partie du champ de la sémiotique générale, a joué un rôle important dans les années 1970-1980. Au moment où nous utilisons l'épithète « littéraire » nous savons qu'il est difficile de définir « la littérarité », mais depuis 1968 les convergences et influences réciproques qui se produisirent entre Jakobson, Levi-Strauss (qui n'était pas sémioticien mais influença beaucoup Greimas), Roland Barthes, Michel Arrivé, Rastier, et Greimas, pour n'en citer que quelques-uns, finirent par créer un courant sémiotique qui fut à l'origine de « L'École de Paris », et entre autres manifestations importantes, à l'origine du *Colloque international d'Albi Langages et Signification* créé par Georges Maurand, Pierre Canivenc, Michel Ballabriga, et nous même, sous le parrainage de Greimas. La section linguistique de l'université de *Toulouse-le-Mirail* (aujourd'hui *Jean Jaurès*) joua également un rôle important, Georges Maurand

ayant créé, en même temps que le Colloque d'Albi, le *Centre Pluridisciplinaire de Sémio-linguistique textuelle* à l'université de Toulouse- Le- Mirail. A cette époque certains sémioticiens voyaient en la sémiotique la *science des sciences* et Greimas et certains de ses disciples pensaient que la stylistique et la rhétorique pourraient être intégrées à la sémiotique, d'où certains conflits.... ! En fait, comme l'a exprimé François Rastier, ce fut une illusion qui loin d'intensifier le rayonnement de la sémiotique, lui fut nuisible.

Le modèle actantiel

Les travaux de Georges Dumézil et de Tesnière eurent une forte influence sur A. J. Greimas.

Il note d'abord que Dumézil, en choisissant un dieu, puis en constituant un corpus à l'aide de tous les textes sacrés, mythologiques, folkloriques, etc. dans lequel le dieu entre comme *actant*, définit alors la sphère d'activité du dieu.

Puis il constitue un corpus parallèle qui contient tous les noms et surnoms qui peuvent qualifier ce dieu, les épithètes stéréotypées qui le décrivent, ses attributs divins, etc. On peut, à partir de ce corpus parallèle au premier, établir la physionomie morale du Dieu considéré.

D'où les deux définitions possibles du même dieu :

- dans la première le dieu se reconnaît et se définit par ce qu'il fait. Mais son activité considérée comme mythique l'inscrit comme un des actants d'un univers idéologique ;
- dans la seconde, le dieu se situe comme un des actants à l'aide desquels se conceptualise une idéologie collective.

Pour Greimas ces deux analyses prédictives, l'une fonctionnelle, l'autre qualificative, sont complémentaires et leurs résultats sont convertibles.

D'autre part il écrit avoir été frappé par une remarque du grammairien Tesnière qui compare un énoncé élémentaire à un spectacle :

« Si l'on se rappelle que les fonctions, selon la syntaxe traditionnelle, ne sont que des rôles joués par les mots — *le sujet y est quelqu'un qui fait l'action* ; l'objet quelqu'un qui subit l'action, etc., la proposition, dans une telle conception, n'est en effet qu'un spectacle que se donne à lui-même l'homo loquens. Le spectacle a cependant ceci de particulier, c'est qu'il est permanent : le contenu des actions change tout le temps, les acteurs varient, mais l'énoncé-spectacle reste toujours le même, car sa permanence est garantie par la distribution des rôles » [16, p. 173].

Si on peut déceler dans cette attention que porte Greimas à Tesnière l'amorce de la théorie d'une grammaire du sens, et particulièrement de la narrativité, c'est d'abord l'influence de Dumézil qui va s'imposer avec la conception du schéma actantiel.

En effet, il considère que la distribution des rôles conduit à opposer le sujet à l'objet, mais il considère que le nombre des actants est déterminé par des conditions aprioriques de la perception de la signification. D'où une deuxième catégorie dite actantielle : destinataire vs destinataire.

Donc deux catégories actantielles :

sujet	vs	objet
destinateur	vs	destinataire

qui constituent une première saisie de la structure profonde du texte.

Se référant aux 31 fonctions définies par Propp dans sa *Morphologie du conte populaire russe*, Greimas lui emprunte une conception fonctionnelle des actants, les personnages (*dramatis personae*) se définissant par des sphères d'action, ces sphères étant constituées par des faisceaux de fonctions qui leur sont attribuées. Nous

n'entrerons pas dans le détail, mais Propp définit le conte populaire russe comme un récit à 7 personnages.

Greimas s'inspire aussi de l'ouvrage de Souriau *Les deux cent mille Situations dramatiques* qui rejoint Propp d'une certaine façon, qui applique sa théorie non au conte mais au théâtre, mais il regrette que Souriau en réduisant les 7 fonctions de Propp à 6, laisse tomber la fonction du traître.

Greimas emprunte à Souriau la notion de forces thématiques qui donnent une idée de l'ampleur des variations à envisager :

- l'amour (sexuel ou familial, ou l'amitié, en y joignant admiration, responsabilité morale, charge d'âmes)
- le fanatisme religieux ou politique
- la cupidité, le désir de richesse, de beauté ambiante, d'honneurs, d'autorité, de plaisirs, d'orgueil
- l'envie, la jalousie
- la haine, le désir de vengeance
- la curiosité (concrète, vitale ou métaphysique)
- le patriotisme
- le besoin de repos
- le besoin d'autre chose
- le besoin d'exaltation
- le besoin de se sentir vivre
- le vertige de tous les abîmes du mal ou de l'expérience
- toutes les craintes.

Malgré le désordre de cette énumération, Greimas en retient l'opposition des désirs et des besoins d'un côté, et de toutes les craintes de l'autre, ce qu'il va synthétiser par l'opposition :

obsession vs phobie

Ayant consulté une *Enquête clinique sur les comportements d'investissements* qui allait paraître dans le collectif *L'Économique des sciences humaines*, Greimas en ordonne les résultats en en dégageant le modèle actantiel, celui d'une entreprise :

« *Le sujet héros* en est naturellement l'investisseur, qui, voulant décrire une succession de comportements économiques, éprouve le besoin de rendre compte de son propre rôle et le valorise.

L'objet, idéologique, de l'investissement est le salut de l'entreprise, sa protection : il arrive au héros de parler, stylistiquement de celle-ci comme d'un enfant qu'il faut protéger des menaces du monde extérieur.

L'opposant se présente sous la forme du progrès scientifique et technique qui menace l'équilibre établi.

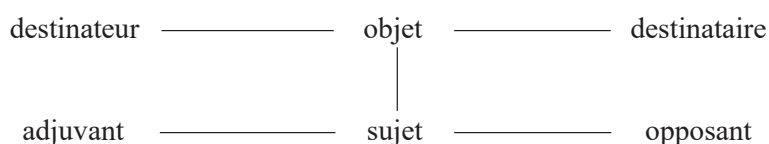
L'adjuvant, c'est d'abord évidemment, les études préparatoires, antérieures à l'investissement ; études de marché, de brevets, de rentabilité, recherche

d'économétrie et recherches opérationnelles ; mais tout cela, malgré l'ampleur des développements oratoires auxquels le sujet se prête, n'est rien au fond, en comparaison avec l'urgence, au moment décisif, du flair et de l'intuition, de cette force magique et « vigorifiante » qui transforme le président-directeur général en héros mythique.

Le destinateur, c'est le système économique qui confie au héros, à la suite d'un contrat implicite, la mission de sauver, par l'exercice exaltant de la liberté individuelle, l'avenir de l'entreprise.

Le destinataire, contrairement à ce qui se passe dans le conte populaire russe, où il se confond avec le sujet, est ici l'entreprise elle-même, acteur syncrétique subsumant l'actant-objet et l'actant-destinataire : car le héros, lui, est désintéressé, et la récompense n'est pas la fille du roi conviée à l'Ivan-idiot du village, mais la rentabilité de l'entreprise » [16, p. 183].

Greimas en présentant la liste des actants sur l'axe paradigmatique, réussit à rejoindre l'articulation syntaxique de la phrase en y projetant l'univers sémantique, mais la fonction d'arbitre, la septième chez Souriau, disparaît car il est évident qu'on ne peut lui attribuer une fonction syntaxique. Nous ne nous étendrons pas plus sur le schéma actantiel qui va conduire Greimas à analyser la relation sujet <-> objet.



La relation sujet→objet est une relation de désir, c'est -à- dire que le sujet et l'objet existent l'un pour l'autre ; c'est en ce sens qu'elle est une relation jonctive qui permet de considérer les deux actants comme existant l'un pour l'autre. D'où les deux catégories sémiques de disjonction et de conjonction :

énoncé conjonctif : S \cap O

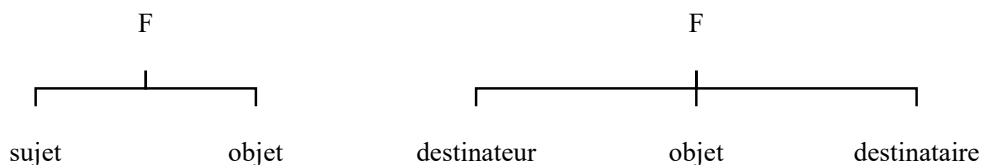
énoncé disjonctif : S U O

Ces énoncés sont pour Greimas des *énoncés d'état*, qui relèvent de l'ordre de l'être.

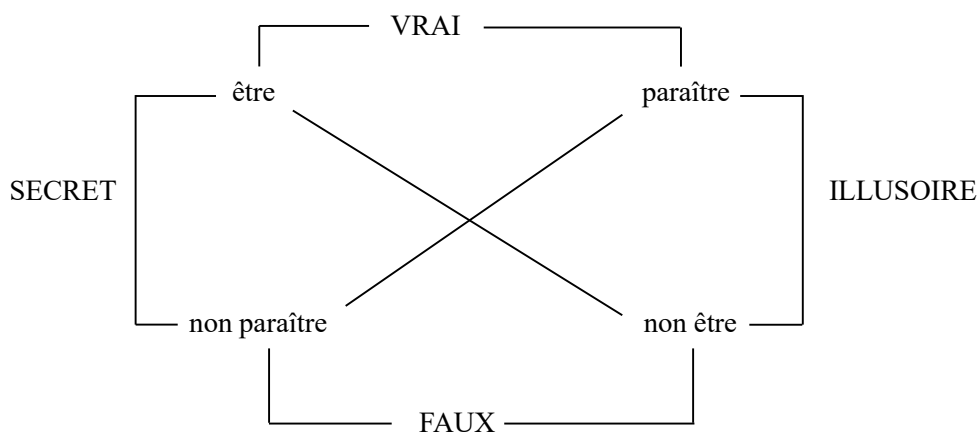
Toujours à la recherche d'une transcendance, Greimas n'hésite pas à affirmer que la structure actantielle « comme étant susceptible de rendre compte de l'organisation de l'imaginaire humain, projection tout aussi bien d'univers collectifs qu'individuels » [15, p. 50]

La distinction entre acteur et actant souleva parfois des polémiques et Greimas reconnaît dans *Du sens II* que si cette distinction a permis de différencier deux niveaux, les actants relevant de la syntaxe narrative, les acteurs se reconnaissant dans le discours, elle pose cependant des problèmes dans la mesure où d'une part, un actant A1 peut être manifesté dans le discours par plusieurs acteurs a1, a2, a3, l'inverse est également possible, un seul acteur a1 pouvant être le syncrétisme de plusieurs actants A1, A2, A3.

D'où :



Geimas et Courtés ont emprunté les notions de destinateur et de destinataire à Jakobson (schéma de la communication) qui représentent des actants dans la théorie de l'information. En sémiotique il faut bien reconnaître que la notion de destinateur continue à poser problème, car il est en somme un actant relevant d'un univers transcendant, qu'il s'agisse de Dieu, d'une société d'un certain type, de l'Histoire, etc. Courtés parle d'un destinateur adjudicateur de son faire interprétatifs correspondant à un faire persuasif qui est en fait un faire cognitif qui statue selon les positions structurées, selon le carré sémiotique construit à partir de l'axe oppositionnel *être vs paraître* :



Finalement on en arrive à deux destinateurs, celui qui en début de parcours est un destinateur manipulateur (initial) D1 et celui qui en fin de parcours est un destinateur judicateur (et final) D2. Ce qui conduit à concevoir un anti-destinateur manipulateur (-D1) et un anti-destinateur judicateur (-D2) ! Les auteurs du dictionnaire reconnaissent que cette distribution sur le carré sémiotique n'est peut-être pas canonique [17, p. 95].

C'est un vrai problème qui se pose à ce niveau, car si nous avons fait travailler de nombreuses classes d'écoles élémentaires et de collèges sur la narrativité des textes littéraires étudiés, et même sur des énoncés de problèmes, en revanche nous sommes bien obligé de reconnaître que l'influence de Propp et de Dumézil sur une soi-disant théorie du langage aboutit à la promotion du « mythos » au détriment du « logos » diraient les Grecs. La notion de destinateur permet à la limite d'identifier le mythe avec l'histoire, de mettre sur le même plan de la destination dieu, le diable, César, Napoléon, etc. Un texte épideictique comme celui de Périclès aux Athéniens après la

première année de la guerre du Péloponnèse devient en quelque sorte son propre manipulateur, et comme toute narration idéologique, fonctionne en-deçà du vrai et du non-vrai. C'est une vision présupposée du monde qui est alors acceptée, or narration et imaginaire ne peuvent se confondre pour donner tous les possibles.

Le destinataire-judicateur devient la référence absolue, car il est l'actant le plus irréel, celui qui agit sur l'axe des imaginaires idéologiques. Comprenons-nous bien, travailler sur un texte et structurer la narration qui agit constamment sur les langues en les composant et en les combinant relève des Sciences du langage, mais introduire un destinataire se référant à une transcendance, qui peut même être asymptotique à l'absolu, déborde à nos yeux du cadre de la sémiotique et même du cadre de la linguistique. Greimas répondra dans le chapitre « *le niveau sémiologique* » (op.cit.p.59) que « la signification est indifférente au signifiant utilisé ». Nous avons envie de répondre qu'elle est indifférente au type de signifiant utilisé, mais dès qu'un signifiant est choisi, nous ne voyons pas comment on peut imaginer n'importe quel signifié ouvrir le champ à toutes les manipulations de tous les discours possibles. Nous avons déjà signalé dans notre introduction que Greimas considérait la diversité des langues comme un épiphénomène, *ce qui nous oblige bien à considérer qu'il abandonne là non seulement une attitude linguistique, mais une attitude scientifique à laquelle il prétendait pourtant au début de ses recherches... !*

L'exercice pratique de Greimas sur un texte de Maupassant

Quand en 1976, les éditions du Seuil publièrent « Maupassant la sémiotique du texte : exercices pratiques » de Greimas, l'ouvrage fit quelque bruit, et eut pour effet inattendu d'augmenter les tirages des œuvres de Maupassant, oubliées par les uns, considérées comme œuvres d'un auteur secondaire par d'autres. Il est vrai qu'un retour à Maupassant était en train de se produire et que le président de la République Française d'alors, Valéry Giscard d'Estaing, trois années plus tard, se fit interroger sur Maupassant par le journaliste Bernard Pivot au cours de l'émission littéraire la plus célèbre de l'époque, « Apostrophes ». Comme nous l'avons signalé plus haut, l'ouvrage se voulait concurrent du « S/Z » de Roland Barthes paru six ans avant.

L'ouvrage de Greimas devint, à juste titre, la bible des apprentis sémioticiens de l'époque en France, et nul doute qu'il est encore aujourd'hui la référence. Nous l'avons utilisé lorsque nous enseignions la pédagogie de l'enseignement du français dans les Ecoles Normales d'Albi et de Toulouse (devenues depuis des IUFM). Dans son avant-propos Greimas prétend vouloir illustrer les

« rencontres du sémioticien -interrogeant et manipulant le texte- et du texte qui lui oppose tantôt son opacité tantôt une transparence qui ne fait que réfléchir les jeux à multiples facettes qui y sont inscrits . Comme l'exploration de l'ethnologue, installé sur le terrain, ce travail sur le texte est censé être, pour le sémioticien, un retour naïf aux sources. »

Bien sûr c'est l'organisation syntagmatique de la signification qui est présentée comme l'objet essentiel de cette recherche et le livre se termine par un *index rerum*

où sont définies toutes les notions sémiotiques dont l'auteur fait usage. Dès la première page de cet avant-propos Propp, Dumézil et Lévi-Strauss y sont cités comme les principales références qui « ont rendu possibles ces études ».

Si l'analyse sémiotique des textes littéraires a constitué un outil efficace dans l'approche de la signification de ces textes, nous nous permettons de nous montrer réticent quand A. J. Greimas lui-même dans la quatrième de couverture de son « Maupassant » n'hésite pas à affirmer qu'« Une symbolique chrétienne se retrouve, recouvre le texte et invite à le lire comme une nouvelle parabole de l'Évangile ». Alors que, comme nous venons de le préciser, nous avons enseigné pendant plusieurs années les données de base de la sémiotique, que ce soit en France dans les Ecoles Normales, les IUFM (formation initiale) ou les stages de formation continue des enseignants des premier et second degrés, que nous avons participé à la création du Colloque d'Albi Langages et Signification, que nous avons présidé et dirigé ce colloque international de 2001 à 2015, que nous avons également enseigné les bases de la sémiotique de Greimas en Andorre, en Russie, au Gabon, en Moldavie, en Pologne, nous avons pourtant été obligés de désavouer l'interprétation chrétienne que donna Greimas de la nouvelle « *Deux amis* » en quatrième de couverture de son livre, et nous désavouerions de la même façon une interprétation marxiste....

Bien sûr on peut tout faire dire à un texte, user de la psychanalyse ou d'une idéologie ou d'un système d'interprétation pour faire dire au texte ce qu'il dit explicitement mais aussi ce qu'il cache, ce qu'il dit implicitement. Mais si l'expression « *pêche miraculeuse* » peut ouvrir une isotopie religieuse, aucune autre expression du texte ne contient un élément récurrent, un sème récurrent du religieux dans le texte confirmant l'existence de cette isotopie..

À notre goût Greimas fait une véritable extrapolation, avec tout ce qu'elle comporte de gratuité, quand il commente ce passage de la séquence 10 de la nouvelle :

« Les douze coups n'en firent qu'un.

M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine. »

Si, comme Greimas et Courtés le disent à l'entrée « isotopie » dans leur dictionnaire, le concept « d'isotopie désigne d'abord l'itérativité le long d'une chaîne syntagmatique, de classèmes qui assurent au discours son homogénéité » [17, p. 197], on peut se demander si une interprétation pour le moins gratuite de la récurrence de certains sèmes n'aboutit pas à l'effet contraire à celui recherché, à savoir qu'elle brise l'homogénéité non pas du texte, mais de l'interprétation cohérente qu'on peut en faire et c'est la cas dans l'exemple que nous avons choisi. En effet, quand les deux amis, ayant décidé d'aller pêcher malgré l'occupation de Paris par les allemands, commencent à prendre du poisson, le narrateur commente cette pêche :

« M. Sauvage prit le premier goujon, Morissot attrapa le second, et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil : une vraie pêche miraculeuse. »

Nous ne contestons pas le fait que l'expression « pêche miraculeuse » puisse renvoyer un lecteur à l'Évangile. Mais de là à construire l'isotopie chrétienne et aussi à vouloir faire de Maupassant un symboliste nous paraît pour le moins excessif :

« Il est impossible, évidemment, de parler du Ciel et de ne pas évoquer les représentations chrétiennes du Ciel, qui constituent un fond de croyances collectives, un champ à la fois axiologique et idéologique, sociolectal, par rapport auquel se définissent et se déterminent les représentations idiolectales de l'énonciateur Maupassant » [14, p. 237],

nous avons envie de crier « holà ! »

Relevons les occurrences de « ciel » :

- « [...] quand le ciel ensanglanté par le soleil couchant jetait dans l'eau... » etc.
- « Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière. »
- « [...] ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient très lentement dans le ciel calme... » etc.
- « [...] s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, ... » etc.

Une première remarque : Greimas parle du *Ciel*, mot qu'il écrit avec une majuscule alors que *ciel* est évidemment écrit entièrement en minuscules dans le texte. Nous n'affirmons pas que Greimas n'est pas conscient qu'il ne parle pas du même ciel que celui des « Deux amis ».

Considérant d'abord que l'usage que fait Maupassant du mot ciel est en quelque sorte la négation du *Ciel chrétien*, Greimas rectifie le tir en faisant remarquer la figure spatiale qui se constitue à partir de l'exécution des deux pêcheurs :

« [...] on remarquera que, M. Sauvage étant de petite taille et Morissot, qui est grand, s'abattant « en travers sur son camarade », ils forment en fait la figure de la croix ; que le corps de Morissot en position prospective, portant comme signature « des bouillons de sang » qui s'échappent de la poitrine, rappelle étrangement la figure de Jésus crucifié » [14, p. 238].

Certes il reconnaît plus loin dans son texte qu'il postule l'existence d'une nouvelle isotopie figurative de lecture, sous-jacente à la première qui, elle aussi, est figurative.

Il explique alors comment il faut procéder à cet élargissement d'isotopie à partir de l'emplacement textuel où l'on a reconnu dans l'image de la croix, un éventuel connecteur d'isotopie :

« Ainsi, l'entourage immédiat de l'image connectrice peut permettre de consolider le rapprochement suggéré : la défaillance des deux amis à l'approche de la mort évoque la détresse de Jésus sur la croix, l'apparition d'« une montagne de fumée », que porte le Mont-Valérien après la mort, fait penser à la grande obscurité qui recouvre le monde à la mort de Jésus » [14, p. 238].

Greimas met ensuite en parallèle l'officier allemand d'une part, Ponce-Pilate de l'autre, la figuration s'appuyant sur l'identité modale des sujets compétents mis en

comparaison : sujets caractérisés par le / pouvoir ne pas faire / et le / pouvoir être / [14, pp. 238-239].

Il en arrive à une généralisation sur le discours parabolique, mythique :

« Le discours ‘mythique’ tel qu’il réapparaît dans le cadre de la littérature française avec le < Moïse > de Vigny, repose sur le même principe de production d’une isotopie figurative parallèle, mais non explicitée, où un certain nombre de connecteurs manifestés autorise le faire interprétatif du lecteur relativement libre, pour ne pas dire < créateur >. C’est à une tradition mythique du XIX^e siècle, solidement établie, qu’il faut, nous semble-t-il, rattacher l’écriture symboliste de Maupassant » [14, p. 239].

Greimas fait alors remarquer qu’il est

« agréablement surpris, lorsqu’on [lui] fait remarquer qu’en plus de la pêche miraculeuse qu’on a l’habitude de voir inscrite parmi les miracles de Jésus, l’Évangile selon saint Jean comporte, en appendice, la description d’une dernière pêche à laquelle Jésus ressuscité a assisté, l’aidant de ses conseils, au loin sur le rivage » [14, pp. 259-260].

Nous arrêtons là nos citations car ce sont des pages entières qu’il faudrait citer au cours desquelles saint Luc, saint Marc, le pain, le vin, le symbolisme eucharistiques, le corps et le sang, etc., entrent dans cette isotopie parallèle qui, à défaut de faire de Maupassant un auteur chrétien, en fait au moins un auteur symboliste, ce qui est une manière détournée de se donner la possibilité de présenter son discours comme imprégné de « l’idéologie chrétienne ». Deux pages, outre plusieurs en amont, sont occupées par un paragraphe intitulé « 4. Retour de l’isotopie chrétienne » [14, pp. 259-261].

Il arrive que le mieux soit l’ennemi du bien, et c’est bien le cas de cette interprétation greimassienne de l’œuvre d’un auteur dont le moins qu’on puisse dire est que la religion et la croyance en Dieu ne le concernaient pas.

Influencé par le courant naturaliste (Flaubert, Les Goncourt, Zola etc.). Maupassant ne va pas jusqu’à considérer que l’écrivain est maître des phénomènes, au point qu’il peut les diriger. Dans une lettre d’avril 1880 adressée à Flaubert il explique qu’il n’entendait pas donner « dans ces bêtises d’école naturaliste ». Il ne fut pas non plus un réaliste, et encore moins un symboliste. Même s’il fréquentait les réunions de Médan chez Zola, il n’accepta jamais d’être affilié à une école, et même à un genre. Louis Forestier, membre de l’Académie Française, spécialiste de Maupassant, écrit dans la préface du « Maupassant Romans » publié par la *nrf* Gallimard in la « Bibliothèque de la pléiade » que le jeune Maupassant fut cependant attiré par la jeune phalange des naturalistes dont l’abbé Mugnier écrivait en 1985 dans le *Mercure de France* qu’ils étaient « tous matérialistes ». Peut-être le cher abbé serait-il revenu sur son jugement, en ce qui concerne Maupassant, s’il avait lu le « Maupassant » de Greimas paru 9 ans plus tôt ... !

Mais Forestier ajoute

« Ce choix philosophique pouvait séduire le jeune Maupassant que l'inquiétude religieuse ne paraît pas préoccuper. Pour lui les choses sont ce qu'elles sont dans une réalité qu'il importe d'appréhender par les cinq sens » [13, p. xxv].

Dans la même collection de La Pléiade, Gallimard avait publié en 1974 « Maupassant Contes et nouvelles ». La préface est de l'académicien Goncourt Armand Lanoux qui écrit :

« Maupassant est un pessimiste et un misanthrope imprégné de Shopenhauer, sans aucune résonance chrétienne ? De cette nébuleuse découlent son art et ses idées ».

Armand Lanoux précise à la fin de sa préface :

« A une époque de littérature chrétienne dominante, il est le plus authentique païen que l'on puisse imaginer, en ce sens qu'ils croient aux dieux et non à Dieu, qu'il est branché sur les forces paniques.

[...]

Antique par le respect du corps et de la sensualité, libertin du XVIII^e siècle plus qu'encyclopédiste, il n'appartient pas à son temps, cet infatigable constructeur de salles de bain. Il n'est pas homme du XIX^e siècle, malgré ses moustaches.

Au travers des contes, comme dans sa vie, Maupassant est un écrivain d'aujourd'hui » [22].

Dans l'« Avant-propos » du même ouvrage Louis Forestier cite ce passage de *L'Inutile Beauté de Maupassant* :

« Sais-tu comment je conçois Dieu, dit-il, : comme un monstrueux organe créateur inconnu de nous, qui sème par l'espace des milliards de mondes, ainsi qu'un poisson unique pondrait des œufs dans la mer. Il crée parce que c'est sa fonction de Dieu ; mais il est ignorant de ce qu'il fait, stupidement prolifique, inconscient des combinaisons de toutes sortes produites par ses germes éparpillés. La pensée humaine est un heureux petit accident des hasards de ses fécondations, un accident local, passager, imprévu, condamné à disparaître avec la terre, et à recommencer peut-être ici ou ailleurs, pareil ou différent, avec les nouvelles combinaisons des éternels recommencements. »

Nous avons sans doute été trop long sur ce thème du « Maupassant symboliste » fabriqué par Greimas, mais il n'était pas possible, vu la notoriété du célèbre sémioticien, de ne pas relever ce qui est plus qu'une erreur d'interprétation, et relève même d'une véritable manipulation, qui pourtant ne risque pas de tromper un lecteur de Maupassant... Greimas proposait, à ses débuts, une théorie unifiée du mot au texte, mais déjà dans le Maupassant il dépasse le texte, voire le contexte pour aboutir au monde de ses propres phantasmes ... !

Carré sémiotique et parcours de la signification

Le *carré sémiotique* se situe à un plan profond, et est considéré par Courtés et Greimas comme « *une structure profonde de la signification* ». En fait la sémiotique adopte là un point de vue génératif selon lequel les structures complexes, ou

structures de surfaces, se constituent à partir de structures plus simples dites structures profondes.

Le carré sémiotique est dit s'inspirer du concept mathématique « 4-groupe » de Klein que Piaget a utilisé en psychologie, mais il est aussi très inspiré du carré logique d'Aristote. Il est conçu à partir de deux types de relation :

- 1) la relation des contraires du type *chaud vs froid*
- 2) la relation des contradictoires du type *chaud vs non-chaud* et *froid vs non-froid*.

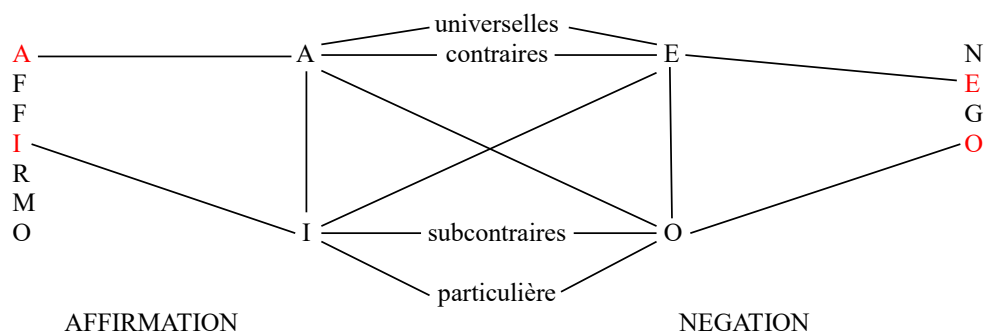
A partir de ces quatre termes on peut concevoir six relations :

Deux relations de disjonction : *chaud vs froid* et *non-froid vs non-chaud*.

Deux relations d'implication : *froid implique non-chaud* et *non-froid implique chaud*.

Deux relations d'exclusion réciproque : *chaud vs non-chaud* et *froid vs non-froid*.

Nous tenons à donner le carré logique d'Aristote tel que nous l'a transmis le poète et philosophe latin Apulée (114-184 de notre ère) en donnant un moyen mémo-technique pour le retenir : utiliser pour le construire quatre voyelles dans l'ordre A E O I.



A = universelle affirmative vs E = universelle négative
 I = particulière affirmative vs O = particulière négative
 EI et AO = contradictoires
 AI et EO = subalternes

ex : A = les techniciens sont compétents
 I = un technicien est compétent
 E = les techniciens ne sont pas compétents
 O = un technicien au moins n'est pas compétent

En termes de prédicat la logique aristotélicienne donne :

A = pour tout x, on prédicat de x = universelle affirmative
 I = il existe au moins 1x tel que prédicat de x = particulière affirmative
 E = quel que soit x, on a non prédicat de x = universelle négative
 O = il existe au moins un x pour lequel on a non prédicat de x = particulière négative

Il est clair que si le carré sémiotique ne peut se confondre avec le carré logique d'Aristote, il est indiscutablement inspiré de celui-ci.

Supposons que la lecture d'un texte ait été suivie de la constructions de champs lexicaux à partir de la récurrence ou la redondance de sèmes qui irriguent en quelque sorte le texte. Prenons la fable de La Fontaine « *Le Corbeau et le Renard* » qui présente l'avantage d'être très connue. On constate, à partir des récurrences de sèmes détectées, que l'on peut construire plus d'une vingtaines de champs lexicaux dont les intitulés auront comme sème nucléaire (ou noyau sémique) tel ou tel sème redondant.

Trois exemples :

/ **esthétique** / : joli, beau, ramage, phénix, belle.

/ **sensoriel** / : fromage, odeur, alléché, joli, beau, plumage, phénix, voix, large, écoute.

/ **civilité** / : bonjour, mon bon Monsieur, hôte.

Les trois champs que nous venons de donner peuvent d'ailleurs être regroupés sous le titre hyperonyme (superordonné) / **VALEUR** /.

Or dans ce champ hyperonyme de la valeur, on peut intégrer le champ de / **l'anthropologie** / qui s'articule en un sous champ de

/ **la nature** / : bec, alléché, hé !, ramage, plumage, large bec, s'en saisit, jura.

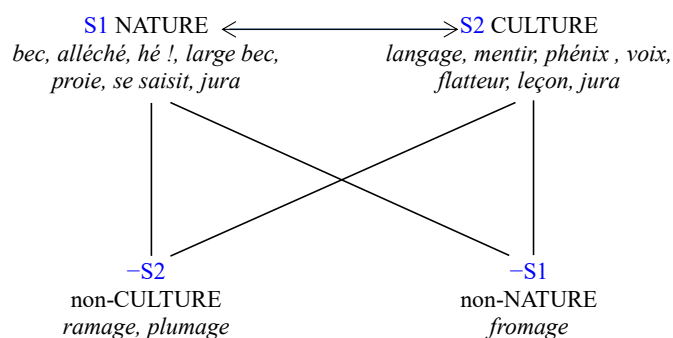
et un sous-champ de

/ **la culture** / : fromage, langage, mentir, phénix, hôte, voix, dit, flatteur, leçon, jura.

Dans / *la culture* /, on peut évidemment intégrer / *la civilité* / et / *l'esthétique* /.

Les articulations que nous venons de donner constituent un travail sur l'axe paradigmatique, or si nous considérons le rôle que jouent ces récurrences de sèmes sur l'axe syntagmatique, on peut alors considérer qu'il s'agit d'isotopies donnant sa cohérence au texte.

Nous avons donc un axe oppositionnel *nature vs culture* à partir duquel il est possible de construire un carré sémiotique sur les pôles duquel nous allons montrer comment les éléments des deux champs en question se répartissent. Il faut d'abord préciser que le carré sémiotique devint, comme le disait François Rastier, « le pont aux ânes » de la sémiotique greimassienne. Il avait été présenté par Greimas en 1968. Bien qu'il prétendit dépasser les dimensions logiques et universelles son principe restait basé sur la binarité, et se situait d'une certaine manière dans le sillage de la logique aristotélicienne. Or, il faut bien le reconnaître, les sciences de la culture ne peuvent pas être fondées par déduction. Et là apparaissent les limites du carré sémiotique qui ne peut rendre compte de la dualité de la sémiosis qui unit l'expression et le contenu, et qui n'est pas concevable pour la logique binaire. En effet toutes les pensées et même tous les système de pensée ne relèvent pas de la logique binaire. Mais revenons à notre fable :



Il est clair que si les deux animaux mis en scène relèvent a priori du champ de / la nature /, en fait seul le corbeau est vraiment un *être de nature* auquel s'oppose le renard, *être de culture*.

Le corbeau, en s'étant approprié un fromage, s'est approprié un objet qui connote un faire humain, donc un objet qui ne relève pas de *la nature*. Dans un premier temps on peut situer cet objet culturel dans la *non-nature*. Cette approche par le corbeau d'un stade culturel a parfois été interprétée par des chansonniers, en particulier Les Frères Jacques, comme un motif de fierté du corbeau qui peut se justifier par la valeur de l'imparfait « tenait », qui étire le procès dans le temps. C'est une interprétation acceptable, mais elle relève vraiment de la psychologie du lecteur.

Il est vrai que cette interprétation discutable, peut cependant se justifier a posteriori dans la mesure où le renard, qui tient le langage (donc s'inscrit dans le champ de la culture), flatte le corbeau sur sa beauté et ses éventuels dons musicaux, ce qui ravit ce dernier qui « ne se sent pas de joie », donc se sent honoré, et finalement se fait des illusions sur ce qu'il est.

En saisissant le fromage le corbeau s'est en quelque sorte éloigné de son statut d'animal pour s'approcher d'un statut d'humain en se nourrissant comme un humain : d'où son parcours *nature* → *non-nature*.

Les flatteries du Renard vont confirmer cette illusion en le vantant pour son plumage (propos qu'il n'a sans doute pas l'habitude d'entendre) et en lui laissant entendre que si sa voix est aussi belle que ses plumes, il sera l'égal du phénix.. On connaît la suite .

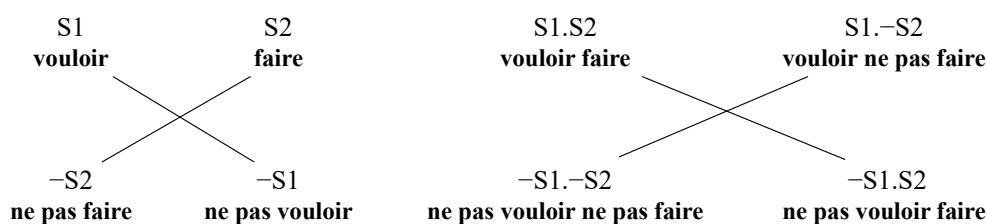
Est-ce que cette structure profonde à laquelle on accède en général à partir des programmes narratifs, génère la structure de surface, à savoir celle de la fable ? C'est le problème des structuralistes qui trouvèrent un opposant en la personne de Chomsky.

Quand Joseph Courtés construit des carrés sémiotiques, c'est pour mettre en évidence des parcours qui permettent de passer du paradigmatique au syntagmatique, de la sémantique à la syntaxe.

Mais tout énoncé peut renvoyer à des systèmes de valeurs tels que *bien vs mal*, *vie vs mort*, *liberté vs soumission*, *être vs paraître*, mais en ce qui nous concerne nous n'adhérons pas à une conception du carré sémiotique qui serait le lieu d'une signification transcendante qui générerait l'éventail de toutes les autres. Bien sûr dans un texte où des personnages sont des soumis, on pourra toujours construire un axe oppositionnel *soumission* — *liberté* à partir duquel on construira un carré sur lequel on cherchera à figurer des parcours. Courtés d'ailleurs écrit [6, p. 157] :

« [...] le carré sémiotique pose, lui, un problème de syntaxe. Sans évoquer ici toutes les discussions auxquelles il a donné lieu — et elles sont fort nombreuses et plus ou moins polémiques (pour des raisons qui n'ont pas toujours été de caractère scientifique) — retenons seulement un point méthodologique important ; pour certains la relation d'implication pourrait aller, le cas échéant, de S1 à -S2 et de S2 à -S1. Dans la présentation que nous avons faite ci-dessus du carré, qui reprend celle-là même de 'Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage', la relation d'implication va toujours en sens inverse, de -S2 à S1, et de -S1 à S2. »

Si nous considérons le carré sémiotique construit à partir de la fable *Le Corbeau et le Renard*, cela voudrait dire que *nature implique non-culture*, ce qui est très concevable selon le sens que l'on donne au mot « nature » qui, comme tous les autres termes est polysémiques. En effet si l'on considère la nature comme état étranger à toute culture (un loup ou un homme à l'état sauvage) cet état de nature peut impliquer la non-culture, et nous pourrions placer par exemple Victor de l'Aveyron, l'enfant sauvage, en S1, et cet état de « sauvagerie » impliquerait un parcours de non contact avec la moindre culture. C'est alors qu'un événement comme la découverte et l'acquisition du fromage serait l'aboutissement d'un parcours vers la culture, puisqu'un sujet non-humain accéderait à un objet humain. Le problème c'est que ce type de carré ne permet pas de prendre en considération une gradation du fait de son caractère statique. Si le parcours de la signification induit une certaine temporalité, la structure profonde elle-même est considérée comme atemporelle, ce qui donne au carré sémiotique un trait métaphysique. Greimas part de la « définition naïve » de l'acte qui serait « ce qui fait être », qui impliquerait selon lui une structure hypotaxique de deux prédicats : *faire vs être* qu'il va combiner avec les modalités virtuelles du devoir et du vouloir, et les modalités factuelles du savoir et du pouvoir.



Si nous voulons interpréter le deuxième carré en termes simples :

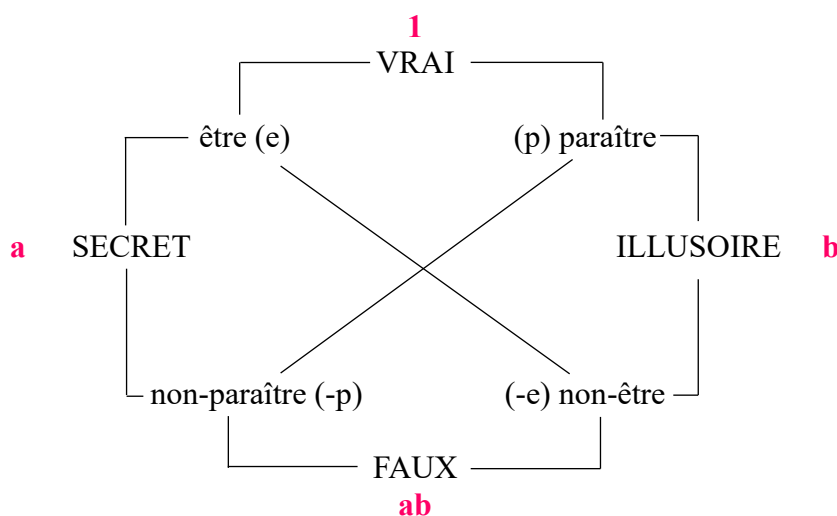
Vouloir faire peut être interprété comme un désir de l'être, donc c'est une relation orientée et non une relation symétrique. Les sémioticiens, s'ils oublient le carré d'Aristote, préfèrent trouver l'origine du carré sémiotique dans le « 4- groupe » de Klein, concept de la mathématique dite ensembliste que Piaget utilisa en psychologie. Soit un ensemble G muni d'une loi de composition interne comme par exemple l'addition : à deux nombres a et b elle fait correspondre un nombre noté a+b appelé leur somme.

ex. pour (a,b) éléments de G, la loi de composition interne addition donne (a+b).

Sans aller plus avant dans la définition des lois de compositions internes d'un groupe G, nous tenons seulement à faire remarquer que certaines relations dans N comme l'addition ou la multiplication sont symétriques, d'autres non, comme la soustraction par exemple.

$a+b = b+a$: $2+3 = 3+2 = 5$ mais dans l'ensemble des nombres entiers $a-b$ n'est pas possible car a est inférieur b. Nous ne pouvons écrire que $b-a = 3-2 = 1$.

Ce problème se pose pour le carré sémiotique :



Si l'on construit les méta-termes des modalités véridictoires (le vrai VS faux, le secret et l'illusoire) on constate, que la rotation du carré peut se faire dans les deux sens, c'est-à-dire que le héros de tel conte peut passer du vrai au secret ou du secret au vrai, comme le traître peut passer de l'illusoire au faux, du faux au secret etc. Ainsi Cendrillon occupera successivement toutes les positions dans le carré si dans le carré on place humiliation en (e), pauvreté en (p), richesse en(-p) et élévation en (-e).

Mais la relation à partir de laquelle nous avons construit le carré du *vouloir faire* est orientée au même titre que l'opération soustraction signalée plus haut car on ne peut concevoir « être vouloir ».

Remarquons, pour en finir avec le carré sémiotique, que les méta-termes peuvent devenir la base d'un nouveau carré sémiotique à partir de l'axe oppositionnel *vrai vs faux*.

La Sémiotique des passions

Dans « Du sens II » [15], Greimas traite, dans les 20 dernières pages de son livre, un sujet inattendu : « De la colère, étude de sémantique lexicale ». Il part non pas d'un texte comme à son habitude, mais de lexèmes qui « se présentent comme des condensations recouvrant, pour peu qu'on les explicite, des structures discursives et narratives fort complexes » [15, p. 225]. Qu'il nous soit permis de remarquer que cette explicitation peut se faire à partir de n'importe quel lexème : il suffit d'être équipé de bons dictionnaires ! Tout lexème peut donner lieu à une séquence discursive constituée d'une imbrication d'*états* et de *faire* que l'on pourra décomposer pour y reconnaître des unités syntagmatiques autonomes, et de recomposer en une *configuration passionnelle* que Greimas considère comme la définition de « la colère ».

Évidemment, partir d'un lexème c'est partir de la langue et, dans la perspective de Benveniste, on n'a plus « qu'à remonter jusqu'aux fondements qu'elle permet d'entrevoir » [3, p. 233]. On retrouve là les ambitions de Greimas qui dès 1966 avait fait des déclarations ambitieuses sur « le signifiant global ».

Certes au moment où il écrit cela Courtés a déjà traité de *La grève* et de *l'enterrement*, mais ces « signifiant globaux » relèvent à notre point de vue de la sociologie et de l'Histoire, même si des considérations sémantiques peuvent être prises en compte pour éclairer les analyses. D'autre part partir de la définition de la colère, telle que la donne le Petit Robert ne permet pas d'échapper au problème que pose tout énoncé : doit-on chercher tous les sens que l'auteur du dictionnaire a voulu donner à l'énoncé « Violent *mécontentement* accompagné d'agressivité », ou doit-on rechercher tous les sens que l'auteur aurait ignoré mais que le destinataire va y introduire ? Paul Valéry affirmait qu'*il n'y avait pas de vrai sens d'un texte !*

A partir de la définition citée du dictionnaire *Petit Robert* Greimas choisit le lexème *mécontentement* comme étant le point centrale de la séquence et conclue que ce *mécontentement* est *sans aucun doute un état passionnel défini à son tour comme sentiment pénible*.

D'où son commentaire :

« Ce lexème central permet alors d'examiner séparément
— ce qui est situé en aval et l'accompagne : l'agressivité
— ce qui se trouve en amont et le précède (il est rare que l'amont suive!) : la frustration, car le mécontentement est — recourons une fois de plus au dictionnaire — « le sentiment pénible d'être frustré dans ses espérances, ses droits ».

Dans cette première approximation, on peut dire que la colère se présente comme une séquence comportant une succession de :

frustration → mécontentement → agressivité » [15, p. 226].

Remarquons le véritable tour de passe-passe de Greimas :

« Contrairement à l'approche taxinomique et classificatoire des philosophes des siècles classiques élaborant leur théorie des passions, notre démarche sera franchement syntagmatique, et même, souvent syntaxique » [15, p. 226].

Qu'il nous soit permis de constater que Greimas, en faisant référence aux philosophes des siècles classique, abandonne le champ de la sémiotique pour celui de la philosophie, ou plutôt en référence à l'ensemble de son œuvre continue à voir en « sa sémiotique » une science qui en fait transcende la philosophie !

Et n'hésitant devant rien, il finit par construire, à partir des oppositions

/ tension /	vs	/ détente /
« attente »	vs	« satisfaction »

un programme narratif de *la passion d'attente* :

$$S1 \text{ vouloir } [S2 \rightarrow (S1 \cap Ov)]$$

S1 étant le sujet d'état et S2 le sujet du faire.

A partir de ce passage nous allons retrouver tous les outils qu'il a mis au point pour l'analyse sémiotique des textes . Après avoir distingué, grâce à son analyse, la vengeance de la colère (mais au fait qui les avait confondues?) il termine son livre par ces lignes :

« Quoiqu'il en soit, la distinction entre la vengeance et la colère fait bien sentir la différence qui existe entre le discours de la passion et le discours perturbé par la passion. »

Non seulement cette phrase annonce, inconsciemment peut-être de la part de son auteur, l'ouvrage inachevé de Greimas, et repris par Jacques Fontanilles qui a classé les fiches et brouillons de l'auteur, mais encore elle définit la passion a priori comme un élément perturbateur du discours ! C'est oublier par exemple la passion de Proust pour l'écriture, celle de Michel Ange, Van Gogh, Cézanne pour la peinture, etc., comme si Greimas ne voyait en la passion qu'un élément perturbateur ! Il faudra pourtant que la passion l'anime quelque peu pour écrire *Sémiotique des passions — Des états de choses aux états d'âme* publié au Seuil en avril 1991 !

Greimas avait peut-être lu Pascal, mais alors il aurait oublié le « Discours sur les passions de l'amour ». Certes Pascal n'y commente pas l'équation passion = bonheur, mais il écrit

« Les passions qui sont le plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble. Cependant on les allie assez souvent ; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent. [...] Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! » [23, pp. 537-538].

Or quand on lit les intitulés des chapitres de « Sémiotique des passions » on constate qu'après l'*Introduction* et le premier chapitre intitulé *l'épistémologie des passions*, les deux chapitres suivants ont pour titres respectifs : *A propos de l'avarice*, et *La jalousie*, ce qui confirme bien la vision dépréciative qu'a Greimas de la passion .

Mais là n'est pas notre sujet. Dans l'introduction de « Sémiotique des passions » de Greimas et Fontanilles, il est écrit que

« Entre l'instance épistémologique, niveau profond de la théorie, où s'opère — essentiellement grâce aux formes de débrayage/embrayage et de modalisation — la convocation des universaux sémiotiques utilisés en discours ».

Mais les auteurs précisent que cette convocation énonciative ne se contente pas d'exploiter les composantes de la dimension épistémique, car elle engendre elle-même

« des formes qui se figent, se transforment en stéréotypes et sont renvoyées en amont pour être en quelque sorte intégrées à la langue ; elle constitue ainsi un

répertoire de structures généralisables — qu'on pourrait peut-être désigner comme des primitifs, par oppositions aux universaux — qui fonctionnent à l'intérieur des cultures et des univers individuels, et que l'énonciation peut à son tour convoquer dans les discours réalisés » [18, p. 13].

Les auteurs en viennent alors à mettre en évidence *la médiation du corps* dont le propre et l'efficace sont le « sentir ». Nous sommes bien d'accord pour reconnaître que le sujet épistémologique ne peut pas se présenter comme un pur sujet cognitif rationnel, et que lors de son parcours de la signification il rencontre des phases de sensibilisation thymique, mais si pour les Grecs le *thumos* était le siège des passions, dans la psychologie moderne la thymie est l'ensemble de la disposition affective d'une personne, et cet ensemble ne se limite pas aux passions. Malgré leur prétention à ne pas vouloir faire de la philosophie du langage les auteurs nous semblent tout simplement sortir de l'univers sémiotique et se substituent à la psychologie, à la phénoménologie, à la psychanalyse, voire aux sciences cognitives.

Pour Greimas et Fontanille, le dédoublement du sujet en sujet percevant et sujet sentant paraît nécessaire pour expliquer les dysfonctionnement du discours, les tranes du sujet s'appropriant et métaphorisant le monde, mais pour expliquer également « *l'existence d'un fil ténu, la confiance intersubjective, qui soutient la vérité discursive* » [18, p. 19].

Le moins que l'on puisse dire c'est que nous sommes très loin de la linguistique avec de tels propos, donc très loin d'une attitude scientifique, et nous comprenons les réactions plutôt défavorables que provoqua la publication de « *Sémiotique des passions* ». Nous avouons qu'à titre personnel, notre application de la sémiotique à la lecture et l'interprétation des textes n'a pas pris en compte le dernier ouvrage signé de Greimas et Fontanille.

Conclusion

En voulant trouver des universaux de pensée au-delà des différences pourtant incontournables qui existent entre les différentes langues, Greimas s'est éloigné d'une approche scientifique du langage, car la linguistique prend les langues pour objet. Sans doute n'a-t-il pu imaginer que c'était le langage, et non pas Dieu ou tout autre fabricant de l'univers, qui avait créé, à partir de l'espèce animale humaine, l'Homme.

Lors du dernier colloque Coseriu auquel nous avons participé à Chisinau en octobre dernier, nous avons évoqué, certes d'une manière très peu scientifique, ce que fut peut-être l'évolution du langage. Nous n'allons pas revenir sur les deux articulations du langage que les singes ne partagent pas avec nous du fait de la position de leur glotte par rapport à la nôtre, mais rêvons un peu en nous plongeant vers des millions d'années avant notre ère, soit au Crétacé, moins 145 à moins 65,5 millions d'années, période à laquelle apparaissent les primates . De primates en primates, on arrive aux humanoïdes vers moins 40 millions d'années qui n'étaient pas comme on l'a cru longtemps, seulement de souche « arabo-africaine » puisqu'on a trouvé aussi des mâchoires en Asie. Il s'agit de quadrupèdes arboricoles peut-être

susceptibles par moments de bipédie. Quant aux Australopithèques on en trouve les traces vers moins 8 millions d'années. L'évolution de leur bassin (par exemple celui de Lucy [4, pp. 60-68], une pré-humaine, trouvé dans la vallée d'Omo en Afrique du Sud) laisse penser qu'ils deviennent bipèdes. Vers moins 3 500 000 ans on trouve les premiers outils (l'*homo habilis*). Si les premiers outils sont fabriqués au hasard des chocs entre deux pierres, vers moins 1 800 000 ans on trouve des outils symétriques. Il faut attendre jusqu'à moins 100 000 ans, (c'est-à-dire hier!) pour trouver dans des grottes des fossiles et des minéraux de différentes couleurs qui semblent avoir été récupérés par simple curiosité «intellectuelle» et «esthétique». A partir de moins 50 000 ans l'*homo sapiens* mélange des couleurs minérales et végétales avec de l'argile et du sang (de bison) pour dessiner et peindre sur les parois des grottes. Qu'on sache que nous ne sommes pas paléontologue et qu'on nous excuse pour cette énumération schématisant l'évolution dans le temps de notre espèce, mais il faut bien comprendre que le langage, même si nous ne pouvons savoir comment exactement, s'est développé très progressivement, et qu'il fallut ces trois millions d'années de lente évolution pour aboutir à un niveau de langage permettant à un individu de se reconnaître parmi les autres, de se situer dans l'espace et dans le temps. Ainsi lorsque l'homme, à une période que nous ne pouvons fixer avec précision, mais que nous pouvons situer à la fin du paléolithique supérieur, vers moins 18 000 ans, fut capable de dire à ceux qui vivaient avec lui, *où et quand* par exemple il avait tué un animal, alors le langage était arrivé à un stade de développement, qui, comme les autres outils, allait permettre à l'homme de parler, de raconter, d'où notre présence ici aujourd'hui ... ! Je pense que Coseriu qui accordait le primat à l'activité, et qui estimait que la dimension de l'intersubjectivité était fondamentale, et que ce n'était que dans un deuxième temps qu'un individu reprenait à son compte la représentation langagière née de l'intersubjectivité ne serait pas opposé à notre vision des choses.

Nous imaginons que certains pourraient nous accuser d'avoir trop rapproché l'homme du singe... Dans les années 1990-2000, les américains avaient appris à des chimpanzés à se servir de plusieurs centaines de mots en usant d'un grand tableau où chaque mot était représenté par une icône. Lorsque le singe appuyait sur une touche il entendait le mot correspondant, et l'un de ces chimpanzés, nommé Kanzi, était parvenu à mémoriser un millier de mots. Par ailleurs un très grand nombre d'espèces animales ont développé des langages, comme les oiseaux (les oies par exemple), les abeilles, les fourmis, les termites, etc, voire des espèces végétales qui arrivent à communiquer entre elles comme le font les acacias quand un danger les menace. Mais il semble que le système phonatoire développé par l'espèce humains soit de très loin plus perfectionné que les systèmes des autres espèces terrestres, et surtout aucune espèce, pour le moment du moins, n'est capable d'aller au-delà de ce que chaque animal perçoit, voit, entend, sent, touche, goûte. Car la vraie question est de savoir ce que Kanzi veut faire des signes qu'il a mémorisés. Nous rejoignons Alain Bentolila, professeur à la Sorbonne, qui fut le président de notre jury de thèse :

« L'humain commence au moment où des êtres vivants décident collectivement d'imposer par le verbe leur pensée au monde ; le jour où, ne se contentant plus de dire le monde qu'ils perçoivent, ils se donnent l'ambition de l'interpréter, de le transformer et surtout de créer d'autres mondes par la force du verbe. L'humain commence à l'aube de la bataille engagée pour dépasser les contraintes de l'espace et du temps ; le jour où s'ouvre le paradigme du futur et du passé ; le jour où cet être vivant et mortel ose dire l'infini et l'éternel. Être ici et dire l'ailleurs, être maintenant et dire 'demain', 'hier' ou ... 'peut-être' ; être ici et maintenant et dire 'partout' et 'toujours' : tel est l'extraordinaire pouvoir du verbe humain » [2, p. 54].

Pour conclure, nous ne pouvons que regretter le chemin qu'a pris la sémiotique grémassienne, qui en voulant coiffer toutes les sciences au lieu de s'articuler avec elles, et particulièrement avec la linguistique, a fini par se replier sur elle-même. Loin de trouver son salut en se confondant avec la phénoménologie et la philosophie, la sémiotique des passions se réfère à une sorte de principe transcendantal, qui se situerait en amont du consensus de la communauté, qui reconnaît le processus *d'être vrai*, au lieu de naître dans la prise en compte des particularités de telle langue, qui ne sont pas celles des autres langues... Les dernières lignes de « Sémiotique des passions » sont claires sur ce point :

« Comprendre le monde c'est se refuser à le parcelliser en modèles locaux, en postulant sa cohérence, seul moyen d'aborder les complexités qui font peur ou qui paraissent trop coûteuses » [18, p. 325].

Héraclite aurait ironisé sur cette volonté de vouloir transcender les modèles locaux, et aurait rappeler que seul le philosophe « espère l'inespérable » (*ἐλπεται ἀνέλπιστον*), sachant pourtant qu'aucun chemin ne mène à la vérité, car posséder la vérité est réservée au dieu, ce qui pourrait être désespérant pour l'athée que nous sommes... ! Mais le philosophe Alain surmontait cette antinomie en affirmant qu'« *Il n'y a d'absolu que le relatif* » et nous le suivons sur cette voie !

REFERENCES

1. Barthes R. 1970. S/Z. Seuil.
2. Bentolila A. 2000. Le propre de l'homme -parler, lire, écrire. Plon.
3. Benveniste E. 1974. Problèmes de linguistique générale. II.
4. Coppens Y. 1999. Le genou de Lucy. Odile Jacob
5. Coquet J.-C. 1982. Sémiotique—L'École de Paris. Hachette-Université.
6. Courtés J. 1976. Introduction à la sémiotique narrative. Hachette-Université.
7. Courtés J. 1991. Analyse Sémiotique du Discours — de l'énoncé à l'énonciation. Hachette-Supérieur.
8. Eco U. 1988. Sémiotique et philosophie du langage. Traduction en français. Presses Universitaires de France.

9. Eco U. 1992. Les limites de l'interprétation. Traduction en français. Bernard Grasset.
10. Eco U. 2006. Dire presque la même chose. Traduction en français. Bernard Grasset
Le livre de poche.
11. Everaerte-Desmedt N. 1990. Le processus interprétatif — introduction à la sémiotique
de Ch. S. Peirce. Pierre Mardaga.
12. Fontanille J. 1998. Sémiotique du discours. Presses universitaires de Limoges.
13. Forestier L. 1987. Préface du « Maupassant Romans ». Gallimard, *nrf* La Pléiade.
14. Greimas A. J. 1976. Maupassant — La sémiotique du texte : exercices pratiques. Seuil.
15. Greimas A. J. 1983. Du sens II Essais sémiotiques. Seuil.
16. Greimas A. J. 1986. Sémantique structurale. Presses universitaires de France.
17. Greimas A. J., Courtés J. 1979. Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie
du langage. Tome 1 et 2. Hachette université.
18. Greimas A. J., Fontanille J. 1991. Sémiotique des passions — Des états de choses
aux états d'âme. éditions du Seuil.
19. Hénault A. 2002. Questions de sémiotique (collectif). Presses Universitaires de France.
20. Héraclite. 1986. Fragments. Traduction et commentaires de Marcel Conche. Presses
Universitaires de France.
21. Klinkenberg J.-M. 1996. Précis de sémiotique générale. De Boeck & Lancier.
22. Lanoux A. 1974. Préface du « Maupassant Contes et nouvelles tome 1 ». Gallimard,
nrf La Pléiade.
23. Pascal B. 1969 [1954]. « Discours sur les passions de l'amour ». In : Pascal B. Œuvres
complètes. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard.
24. Rastier F. 1987. Sémantique interprétative. Presses Universitaires de France.
25. Rastier F. 1991. Sémantique et recherches cognitives. Presses Universitaires de France.

Pierre MARILLAUD¹

UDC 81-116'22

**GREIMAS' SEMIOTIC THINKING AND ITS EVOLUTION
BETWEEN "STRUCTURAL SEMANTICS" (1970)
AND "SEMIOTICS OF PASSIONS" (1991)**

¹ Dr. of Linguistics, HDR Associate Researcher,
University Toulouse-Jean Jaurès (France)
p.marillaud.cals@orange.fr

Abstract

By the time of triumphant structuralism, in 1970-1980, Greimas had achieved an overwhelming reputation thanks to the publication of his "Structural Semantics". However, this success quickly disappeared due to several factors. The first factor was his constant search for the "universals of thought" by which he closed the semiotic system onto itself. The second factor was his perception of the existence of different languages as a simple epiphenomenon. Finally, his actantial diagram, with a privileged place to the sender-judicator, came to be treated as a single tool introducing a transcendence which itself became asymptotic of the *Absolute*. As a result, Greimas made some mistakes, even a huge misinterpretation, in his analysis of the short story by Maupassant "The Two Friends".

While acknowledging what semiotics owes to Greimas, in this article, we will try to show some of the ways that prevented Greimassian semiotics from becoming a confidential discipline.

Keywords

Semiotic space, oppositional couple, isotopy, narrative program, actantial model.

DOI: 10.21684/2411-197X-2019-5-4-6-37

Citation: Marillaud P. 2019. "Greimas' Semiotic Thinking and its Evolution between 'Structural Semantics' (1970) and 'Semiotics of Passions' (1991)". Tyumen State University Herald. Humanities Research. Humanitates, vol. 5, no 4 (20), pp. 6-37.

DOI: 10.21684/2411-197X-2019-5-4-6-37

REFERENCES

1. Barthes R. 1970. *S/Z*. Seuil. [In French]
2. Bentolila A. 2000. *Le propre de l'homme — parler, lire, écrire*. Plon. [In French]
3. Benveniste E. 1974. *Problèmes de linguistique générale*. II. [In French]
4. Coppens Y. 1999. *Le genou de Lucy*. Odile Jacob. [In French]
5. Coquet J.-C. 1982. *Sémiotique — L'École de Paris*. Hachette-Université. [In French]
6. Courtés J. 1976. *Introduction à la sémiotique narrative*. Hachette-Université. [In French]
7. Courtés J. 1991. *Analyse Sémiotique du Discours — de l'énoncé à l'énonciation*. Hachette-Supérieur. [In French]
8. Eco U. 1988. *Sémiotique et philosophie du langage*. Translated to French. Presses Universitaires de France. [In French]
9. Eco U. 1992. *Les limites de l'interprétation*. Translated to French. Bernard Grasset. [In French]
10. Eco U. 2006. *Dire presque la même chose*. Translated to French. Bernard Grasset Le livre de poche. [In French]
11. Everaerte-Desmedt N. 1990. *Le processus interprétatif — introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*. Pierre Mardaga. [In French]
12. Fontanille J. 1998. *Sémiotique du discours*. Presses universitaires de Limoges. [In French]
13. Forestier L. 1987. Préface du "Maupassant Romans". Gallimard, *nrf* La Pléiade. [In French]
14. Greimas A. J. 1976. *Maupassant — La sémiotique du texte: exercices pratiques*. Seuil. [In French]
15. Greimas A. J. 1983. *Du sens II Essais sémiotiques*. Seuil. [In French]
16. Greimas A. J. 1986. *Sémantique structurale*. Presses universitaires de France. [In French]
17. Greimas A. J., Courtés J. 1979. *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Vols. 1 and 2. Hachette université. [In French]
18. Greimas A. J., Fontanille J. 1991. *Sémiotique des passions — Des états de choses aux états d'âme*. Seuil. [In French]
19. Hénault A. 2002. *Questions de sémiotique (collectif)*. Presses Universitaires de France. [In French]
20. Héraclite. 1986. *Fragments*. Traduction et commentaires de Marcel Conche. Presses Universitaires de France. [In French]
21. Klinkenberg J.-M. 1996. *Précis de sémiotique générale*. De Boeck & Lancier. [In French]
22. Lanoux A. 1974. Préface du "Maupassant Contes et nouvelles tome 1". Gallimard, *nrf* La Pléiade. [In French]
23. Pascal B. 1969 [1954]. "Discours sur les passions de l'amour". In: Pascal B. *Œuvres complètes*. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard. [In French]
24. Rastier F. 1987. *Sémantique interprétative*. Presses Universitaires de France. [In French]
25. Rastier F. 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Presses Universitaires de France. [In French]

Пьер МАРИЙО¹

УДК 81-116'22

СЕМИОТИЧЕСКОЕ МЫШЛЕНИЕ ГРЕЙМАСА И ЕГО ЭВОЛЮЦИЯ МЕЖДУ «СТРУКТУРНОЙ СЕМАНТИКОЙ» (1970) И «СЕМИОТИКОЙ СТРАСТЕЙ» (1991)

¹ доктор лингвистики, ассоциированный исследователь,
Университет Тулузы им. Жана Жореса (Франция)
p.marillaud.cals@orange.fr

Аннотация

Ко времени расцвета структурализма (1970-1980 гг.) А. Греймас приобрел громкую репутацию благодаря публикации своей «Структурной семантики». Но этот успех быстро сошел на нет из-за нескольких факторов. Первым фактором был постоянный поиск А. Греймасом «универсалий мысли», с помощью которых он замыкал семиотическую систему на самой себе. Вторым фактором было его восприятие существования разных естественных языков как простого явления. Наконец, его «актантная» диаграмма с привилегированной позицией для отправителя стала рассматриваться как единственный инструмент, позволяющий ввести трансцендентность, которая сама стала асимптотической для Абсолюта. В результате всего это А. Греймас допустил ряд погрешностей, в частности, ошибочное толкование в своем анализе рассказа Мопассана «Два друга».

Признавая, что семиотика многим обязана А. Греймасу, в данной статье мы попытаемся показать некоторые из ошибочных методик анализа, которые помешали греймасовской семиотике стать надежным методом.

Ключевые слова

Семиотическое поле, оппозиционная пара, изотопия, типы нарратива, актантная схема.

DOI: 10.21684/2411-197X-2019-5-4-6-37

Цитирование: Марийо П. Семиотическое мышление Греймаса и его эволюция между «Структурной семантикой» (1970) и «Семиотикой страстей» (1991) / П. Марийо // Вестник Тюменского государственного университета. Гуманитарные исследования. Humanitates. 2019. Том 5. № 4 (20). С. 6-37.
DOI: 10.21684/2411-197X-2019-5-4-6-37

СПИСОК ЛИТЕРАТУРЫ

1. Barthes R. S/Z / R. Barthes. Seuil, 1970.
2. Bentolila A. Le propre de l'homme — parler, lire, écrire / A. Bentolila. Plon, 2000.
3. Benveniste E. Problèmes de linguistique générale / E. Benveniste. II. 1974.
4. Coppens Y. Le genou de Lucy / Y. Coppens. Odile Jacob, 1999.
5. Coquet J.-C. Sémiotique — L'École de Paris / J.-C. Coquet. Hachette-Université, 1982.
6. Courtés J. Introduction à la sémiotique narrative / J. Courtés. Hachette-Université, 1976.
7. Courtés J. Analyse Sémiotique du Discours — de l'énoncé à l'énonciation / J. Courtés. Hachette-Supérieur, 1991.
8. Eco U. Sémiotique et philosophie du langage / U. Eco. Traduction en français. Presses Universitaires de France, 1988.
9. Eco U. Les limites de l'interprétation / U. Eco. Traduction en français. Bernard Grasset, 1992.
10. Eco U. Dire presque la même chose / U. Eco. Traduction en français. Bernard Grasset Le livre de poche, 2006.
11. Everaerte-Desmedt N. Le processus interprétatif — introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce / N. Everaerte-Desmedt. Pierre Mardaga, 1990.
12. Fontanille J. Sémiotique du discours / J. Fontanille. Presses universitaires de Limoges, 1998.
13. Forestier L. Préface du « Maupassant Romans » / L. Forestier. Gallimard, nrf La Pléiade, 1987.
14. Greimas A. J. Maupassant — La sémiotique du texte : exercices pratiques / A. J. Greimas. Seuil, 1976.
15. Greimas A. J. Du sens II Essais sémiotiques / A. J. Greimas. Seuil, 1983.
16. Greimas A. J. Sémantique structurale / A. J. Greimas. Presses universitaires de France, 1986.
17. Greimas A. J. Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage / A. J. Greimas, J. Courtés. Hachette université, 1979. Tome 1 et 2.
18. Greimas A. J. Sémiotique des passions — Des états de choses aux états d'âme / A. J. Greimas, J. Fontanille. Seuil, 1991.
19. Hénault A. Questions de sémiotique, (collectif) / A. Hénault. Presses Universitaires de France, 2002.
20. Héraclite. Fragments / Héraclite; traduction et commentaires de Marcel Conche. Presses Universitaires de France, 1986.
21. Klinkenberg J.-M. Précis de sémiotique générale / J.-M. Klinkenberg. De Boeck & Lancier, 1996.
22. Lanoux A. Préface du « Maupassant Contes et nouvelles tome 1 » / A. Lanoux. Gallimard, nrf La Pléiade, 1974.
23. Pascal B. Discours sur les passions de l'amour / B. Pascal // Œuvres complètes. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard, 1969.
24. Rastier F. Sémantique interprétative / F. Rastier. Presses Universitaires de France, 1987.
25. Rastier F. Sémantique et recherches cognitives / F. Rastier. Presses Universitaires de France, 1991.